

villa

sans identité fixe
saison 2017-18

face aux œuvres

Ailleurs est ce rêve proche,
une exposition imaginée par
Sonia Recasens

du

du 13 janvier

au 17 mars 2018

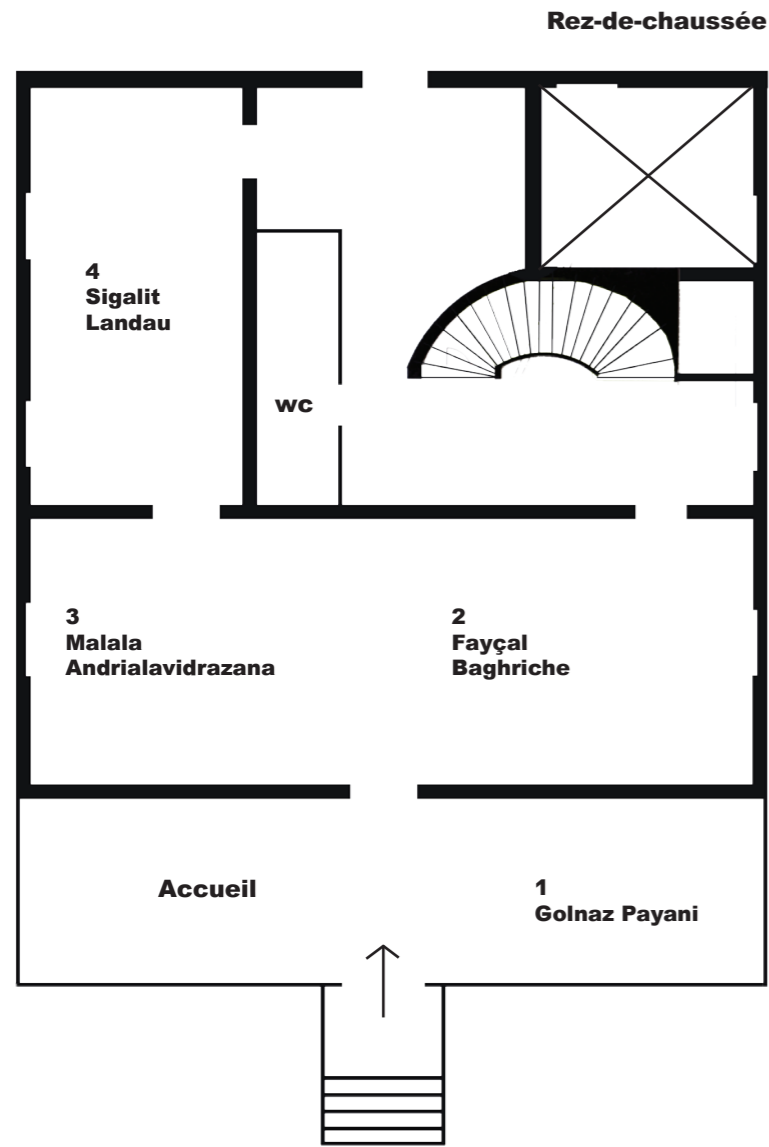
parc

centre d'art contemporain
parc montessuit,

12 rue de genève 74100 annemasse

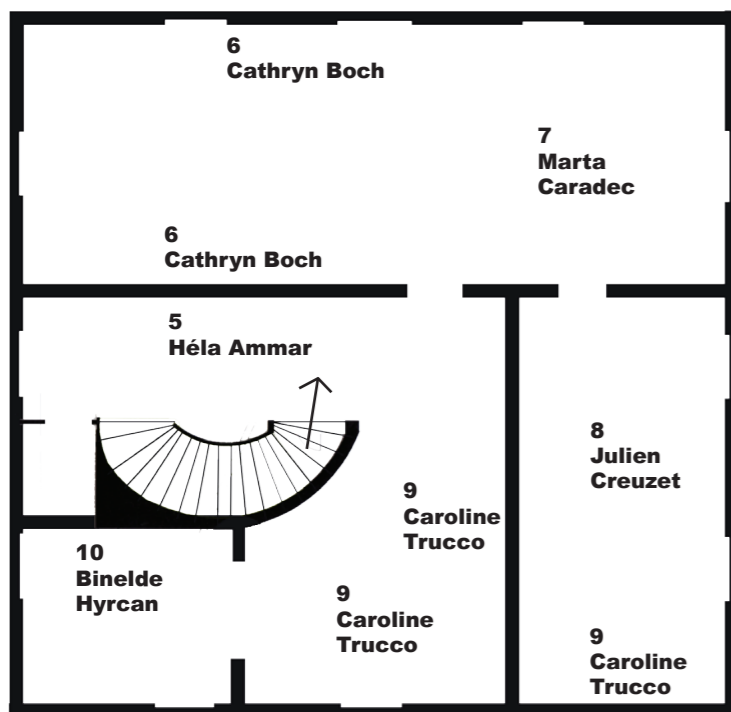
+33(0) 450 388 461, www.villaduparc.org

ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h30



11
Dans toute la Villa
Nina Esber

1er étage



Ailleurs est ce rêve proche,

Avec les œuvres de Héra Ammar, Malala Andrialavidrazana, Fayçal Baghriche, Cathryn Boch, Marta Caradec, Julien Creuzet, Ninar Esber, Binelde Hyrcan, Sigalit Landau, Golnaz Payani, Caroline Trucco

La Villa du Parc, centre d'art contemporain, accueille du 13 janvier au 17 mars 2018 l'exposition *Ailleurs est ce rêve proche* qui réunit une dizaine d'artistes contemporains pour parler de frontières, d'exil, d'errance, d'altérité, d'identité, de géographie, d'horizon, de terre promise.... L'exposition associe des artistes confirmés et émergents, aux origines, formations et générations différentes, pour une multiplicité de points de vue, offrant un aperçu de la complexité et de la multiplicité des expériences de la géographie.

Ailleurs reste mobile
le long de nos remparts
ailleurs est ce rêve proche
de murmures d'eaux confiantes

je suis charnière
j'articule

Amina Saïd, *Paysages, nuit friable*, 1980

Ailleurs est ce rêve proche, telle une Oasis de pages blanches à recouvrir de nouveaux récits et de nouvelles cultures pour réinventer le monde. Au seuil de l'exposition, cet atlas immaculé, sculpté et évidé en son centre par l'artiste Golnaz Payani en 2015 forme une dentelle de frontières abstraites, offrant au visiteur une plongée dans un vide de potentialités à remplir. A proximité, rayonne le *Souvenir* (2012) lointain, enfantin de l'artiste Fayçal Baghriche. La terre céleste tourne trop vite, à en donner le vertige. Les territoires se confondent, se mêlent, les frontières s'effacent, s'annulent. La terre « bleue comme une orange¹ » irradie de sa lumière, donnant naissance à un ciel bleu couvert d'étoiles dans une poétique et pacifique *Épuration élective* (2009) des drapeaux du globe. En contrepoint, les continents se parent de

Figures (2015-en cours) familières. Les symboles de pouvoirs et de conquêtes prélevées sur des billets de banques, des timbres, des atlas, etc., créent de puissantes compositions visuelles dans une subversion des manipulations géographiques et des mensonges de l'Histoire. Avec la vidéo *Blending Figures* (2017), l'artiste Malala Andrialavidrazana, nous pousse à regarder en face la vérité d'un monde déchiré par la violence des rapports de force. Un monde construit, déconstruit, baptisé, dessiné, façonné par des puissances économiques et politiques au gré des conquêtes, des conflits et des guerres. Conflit d'appartenance, d'identité, fruit d'immigrations, la bande de Gaza est un territoire qui se garde et se prend avec les armes, comme ce couteau que lancent des hommes pour tracer de nouvelles frontières sur une plage située entre Gaza et Ashkelon. Deux villes séparées par une frontière mais partageant la même plage. En regardant la vidéo *Azkelon* (2011) réalisée par Sigalit Landau, bercés par le rythme des vagues, nous reviennent en mémoire les mots de l'écrivaine Léonora Miano :

« La frontière évoque la relation. Elle dit que les peuples se sont rencontrés, quelque fois dans la violence, la haine, le mépris et qu'en dépit de cela, ils ont enfanté du sens². »

En quête de sens, le rythme des vagues nous entraîne au premier étage où nous accueillent les paysages marins tunisiens de Héra Ammar. Ici l'horizon semble nous jouer des tours, se déclinant en illusion d'optique comme si, ivres de désespoirs, les rêves et autres utopies des candidats à la migration en quête non pas de sens mais d'un avenir, butaient sur un horizon fuyant. Une litanie de désillusions résonne alors : « parce que je suis déjà mort ici » ; « parce que personne ne s'intéresse à nous » ; « parce que je n'ai pas d'autres choix » ; « parce que c'est ma seule issue », ...

De l'autre côté de la Méditerranée, sur les rives européennes, l'horizon se remplit de frustrations et de tensions. Les cartes postales de Caroline Trucco, intitulées ironiquement *Bons Baisers de Vintimille*, évoquent la situation migratoire dans la zone méditerranéenne : la fermeture des frontières, la chasse aux migrants

L'exposition *Ailleurs est ce rêve proche* est réalisée avec l'aimable autorisation des artistes, de la galerie Jérôme Poggij, Paris, de la Galerie Papillon, Paris et du FRAC Poitou-Charentes, Angoulême. Cette exposition est présentée en partenariat avec la Graineterie à Houilles en lien avec l'exposition « Poétique du geste » et s'inscrit dans le cadre de l'événement RacineS 2018 de la ville d'Annemasse.

une exposition imaginée par Sonia Recasens

comme aux personnes les accueillants ou les aidants. En regardant ces noms tracés sur les rochers, les vêtements échoués sur les plages, résonnent les mots d'Aimé Césaire :

« Mes yeux naufragés scrutent l'horizon. Le ciel bâille d'absence noire. »

Le ciel est sombre et menaçant dans les dessins de Marta Caradec : paysage artificiel, fruit de collages d'images du fleuve *Oronte* (2017) prélevées sur Google Maps en vue satellite. Un fleuve qui prend sa source au centre du Liban pour se jeter dans la Méditerranée en passant par Homs et Antioche. Le cours du fleuve comme métaphore du flux de réfugiés, dont les récits dessinent une contre-géographie dans le livre intitulé *Aller simple* (2017). La rigidité des cartes, des frontières se trouve confrontée aux histoires personnelles, aux expériences individuelles d'hommes et de femmes prêts à tout sacrifier pour un ailleurs si proche mais semé d'embûches. Les trajectoires se mêlent aux frontières comme les sutures d'une géographie à raccommoder, à soigner.

Les points de couture prolifèrent voire envahissent les cartes topographiques, maritimes, les plans déchirés, poncés, greffés par Cathryn Boch. Entre blessure et soin, désagrégation et reconstruction, l'artiste née à la frontière entre l'Allemagne et la France, déploie un maillage de territoires en mutation où « greffer serait affirmer des possibles pour faire naître un monde³ ». Ces œuvres fragiles de Cathryn Boch révèlent une expérience affective de la géographie, qui illustre si bien cet ailleurs intérieur, non pas lointain et étranger, mais intime et familial, comme une méditation profonde, un cheminement intérieur pour articuler une relation entre soi et l'Autre, entre soi et le Monde. Une méditation à laquelle semble aussi inviter l'artiste Julien Creuzet dans la photographie *Horizon introspectif* (2010). Imprégné de la pensée du *Tout-Monde* d'Edouard Glissant⁴, l'artiste antillais se présente « comme un faiseur de formes-mondes, de petits bouts d'œuvres-îles composées en archipel⁵ ». Un archipel dessiné du bout des pieds sur une plage de riz blanc se déployant sur une mer de tissu bleu, donnant naissance à un *Opéra archipel, île blanche, riz bleu, la piste de danse...* (2015). Une cartographie dansée, une géographie performative, pour

enjambrer mentalement des territoires comme dans ce jeu de dominos imaginé et activé par l'artiste Caroline Trucco. Plus loin l'artiste niçoise nous invite à traverser les sillons de l'Île de la Déception, une île hostile à l'homme, située dans l'Océan Austral. Une île à l'antithèse de la *Terre promise* (2018) mirage de paradis perdu, dont le parfum enivrant, laissé dans le sillage d'une performance de l'artiste Ninar Esber, nous taquine les sens, et nous fait perdre la tête.

Pour quatre gamins assis sur une plage de Luanda en Angola, l'Amérique incarne la Terre promise tant fantasmée. Munis de leurs tongs, ils s'imaginent « tourner le monde » en taxi, transcendant leur réalité pour quelques instants, projetant leur richesse, leur succès. Dans cette vidéo intitulée *Cambeck* (2011), l'artiste Binelde Hyrcan évoque la situation de son pays d'origine marqué par 25 ans de guerre civile, où l'Amérique représente pour de nombreux jeunes le seul horizon possible.

« Suspendu à l'horizon
Est la fuite du monde⁶ »

Mais depuis l'arrivée de Donald, la Terre promise n'est plus si providentielle, le mirage s'effrite. Alors, reprenez un peu de la Poétique de la Résistance disséminée dans l'espace d'exposition et dans la ville d'Annemasse pour conjurer le sort d'une géographie torturée.

Sonia Recasens
Commissaire de l'exposition

¹ Paul Eluard, *L'Amour la poésie*, 1929

² Léonora Miano, *Habiter la frontière*, 2012, p.25

³ Cathryn Boch, *Une approche de la nécessité d'un processus créatif*, 2016

⁴ Edouard Glissant, *Tout-Monde*, 1995 et *Traité du Tout-Monde*, 1997

⁵ Julien Creuzet, *Les Inrockuptibles*, mars 2015

⁶ Amina Saïd, *Nul Autre lieu*, 1992

NOTICES DES ŒUVRES

MERCI DE NE PAS TOUCHER LES ŒUVRES QUI SONT TOUTES FRAGILES ET D'ÊTRE ATTENTIFS À L'ENDROIT OÙ VOUS MARCHEZ.

REZ-DE-CHAUSSÉE VÉRANDA

1- Golnaz Payani, « Oasis », livre d'artiste, 2015, 40 x 30 cm, Courtesy de l'artiste
« Dans un grand blanc », papier, 2017, 120 x 200 cm, Courtesy de l'artiste

Artiste d'origine Iranienne, Golnaz Payani développe une œuvre protéiforme allant du dessin à la vidéo en passant par la sculpture et l'installation. Le vide est au cœur de ses réflexions plastiques, marquées par un profond désir de révéler ce qui est absent. Imprégné des textes et films du réalisateur Andreï Tarkovski, son processus créatif met en forme un processus de lecture pour déchiffrer ce qui est : le temps, le ciel, l'absence, la mémoire.... Le vide prédomine dans cet atlas d'un nouveau genre intitulé « Oasis ». Chaque pays (197 au total) tracé en creux est isolé sur une mer de page blanche, ne donnant à voir qu'une dentelle de frontières abstraites. Renvoyant à l'idée d'une terre accueillante, à un lieu de quiétude au milieu du chaos, le désordre se trouve annihilé dans cet atlas-oasis par une étendue de blanc. Elle utilise le même procédé de découpe pour la mappemonde intitulée « Dans un grand blanc » et au sujet duquel elle écrit :

« Dans un grand blanc, le trouble prononce le territoire.

L'homme perdant ses moyens, marchera désormais sur ce qu'il a appris, sur ce qui lui est resté en mémoire.

L'homme sur un grand blanc désormais demeure dans l'idée d'un territoire.

Le trouble envahit la neutralité du blanc.

La peur d'une grand page blanche.

Le trouble est caché derrière sa grandeur, dans sa blancheur, dans sa neutralité.

Dans le néant de formes.

Le blanc inversé n'est pas forcément du noir, le blanc troublé n'est pas forcément du gris.

Dans un grand blanc, les seules formes reconnaissables sont des formes disparues.

Aucune intimité, la personne est disparue dans la neutralité d'une grande page blanche.»

Née en 1986 à Téhéran (Iran), Golnaz Payani vit et travaille à Saint-Ouen.

GRANDE SALLE

2- Fayçal Baghriche, « Souvenir », globe terrestre lumineux et moteur, 2012, Courtesy de l'artiste et Galerie Jérôme Poggi, Paris
« Epuration élective, protocole d'installation », 2009, collection FRAC Poitou-Charentes

Fayçal Baghriche se plaît à brouiller nos repères les plus familiers dans des œuvres tour à tour burlesques et poétiques comme les deux pièces présentées dans la grande salle.

« Souvenir » est un globe terrestre lumineux tournant si vite, qu'il est impossible de distinguer les pays ou même les continents. La terre rayonne d'un halo bleu annihilant toutes frontières. Cette remise en question des systèmes normatifs est encore plus flagrante dans la fresque « Epuration élective ». Pour cette dernière, l'artiste a agrandi une page de dictionnaire représentant les drapeaux du monde pour les recouvrir de bleu, à l'exception des étoiles. Par ce processus radical d'effacement des symboles nationaux, l'artiste réunit sous un même ciel étoilé tous les pays du monde.

Né en 1972 à Skidda (Algérie), Fayçal Baghrich vit et travaille à Paris.

3- Malala Andrialavidrazana, « Blending Figures », vidéo, 2015-2017, 8'40", Courtesy de l'artiste et de 50 Golborne, London; C-Gallery, Milano; Kehrer, Berlin

Architecte de formation, Malala Andrialavidrazana développe une pratique photographique dont elle explore les potentialités plastiques au gré de ses voyages en Asie, dans l'Océan Indien, en Amérique Latine... Depuis 2015, elle met en forme une série de photomontages intitulée « Figures ». Fruits d'un patient et minutieux travail de collecte d'archives, de documentation de symboles et iconographies du passé colonial, ces œuvres proposent une lecture du monde renouvelée, ouverte et multiple. Originellement présenté sous forme de tirages photographiques, « Blending Figures » est projetée et déclinée en vidéo dans la Grande salle. Ainsi défile une douzaine de cartes géographiques recomposées par l'artiste, agrémentées de figures prélevées sur des billets de banque, des timbres, des couvertures de livres ou des pochettes d'albums. Ces compositions originales et puissantes proposent au spectateur des récits alternatifs, qui content la circulation des biens, l'exploitation des hommes, des terres et les manipulations de l'Histoire. Ici, cartographie mentale, géographique et culturelle s'entrecroisent et poussent le visiteur à s'interroger sur l'histoire des représentations du monde.

Née en 1971 à Antananarivo (Madagascar), Malala Andrialavidrazana vit et travaille à Paris.

PETITE SALLE

4- Sigalit Landau, « Azkelon », vidéo, 2011, Courtesy de l'artiste

Artiste de renommée internationale, Sigalit Landau s'est imposée sur la scène artistique avec sa vidéo performance « Barbed Hula » en 2000 où l'artiste se met en scène sur une plage de Gaza jouant au hula hoop avec un des fils barbelés. Artiste engagée, elle explore les enjeux politiques du corps, des frontières et des territoires. Ses œuvres alliant radicalité et poésie vont de la vidéo à la sculpture en passant par la performance et l'installation. Projetée au sol, la vidéo « Azkelon » nous projette sur une plage de la Méditerranée où un jeu en apparence innocent traduit les rapports de force, les migrations d'une terre secouée par les conflits et les guerres : la Bande de Gaza.

Au sujet de la vidéo « Azkelon » l'artiste explique : « J'ai filmé des gens jouant au jeu des couteaux. Azkelon est la contraction de Aza (Gaza) et Ashkelon. Ces deux villes partagent une même plage mais une frontière les sépare. La Bande de Gaza est une des zones les plus peuplées au monde, principalement par des réfugiés. La ville d'Ashkelon a été conçue par des migrants juifs originaires des pays arabes. Je pense que les jeunes jouent à ce jeu des deux côtés de la frontière. Là où il y a du jeu, il y a de la vie. On se met d'accord sur les règles simples : on gagne ou on perd. »

Née en 1969 à Jérusalem, Sigalit Landau vit et travaille à Tel Aviv (Israël).

**« Naître au monde, c'est concevoir, vivre enfin le monde comme relation, comme nécessité composée, réaction consentie »
Edouard Glissant**

**« Agis dans ton lieu, pense avec le monde »
Edouard Glissant**

**« Habiter la frontière »
Léonora Miano**

**« Le monde auquel nous appartenons est celui que nous portons »
Léonora Miano**

**« J'attends aux bords du monde les voyageurs qui ne viendront pas. Mes yeux naufragés scrutent l'horizon. Le ciel bâille d'absence noire »
Aimé Césaire**

ÉTAGE PASSAGE

5- Héla Ammar, « Unwritten Stories », installation composée de « Sea escape », photographies numériques, light box, 2016-2017, courtesy de l’artiste « Why do you ask ? », video, 2017, courtesy de l’artiste

Docteur en droit, Héla Ammar développe depuis le début des années 2000, une pratique photographique engagée, disséquant les enjeux politiques qui secouent la société tunisienne : le rapport à l’Histoire, la Révolution, l’émancipation des femmes. Elle se fait connaître en 2013 avec « Corridor », une série photographique, récemment acquise par le British Museum, qui révèle les conditions de vie dans les prisons tunisiennes.

L’installation « Unwritten stories », qui accueille le visiteur sur le palier du 1er étage, nous confronte aux désillusions mêlées d’espoir des candidats à la migration prêt à tout sacrifier pour un ailleurs si proche mais interdit. Dans des boîtes lumineuses, des paysages marins perturbent notre appréhension de l’horizon, que nos yeux cherchent en vain. Grâce à une manipulation numérique, l’artiste créé une illusion d’optique où l’horizon s’annule, comme si aucune échappée n’était possible. Sur un écran et au rythme des vagues, des phrases se succèdent : « parce que je n’ai pas d’autres choix » ; « parce que je suis déjà mort ici » ; « parce que personne ne s’intéresse à nous »…. Et enfin « Why do you ask ? ». Pourquoi demander les raisons d'une migration ? Pourquoi partir ? Pourquoi tout quitter ? Plus qu’un ailleurs, c’est un horizon que semble chercher ces candidats à la migration.

Née en 1969 à Tunis où elle vit et travaille.

GRANDE SALLE

6- Cathryn Boch, « Sans titre », carte topographique, collages, glaçage, sucre, gouache, tissus, couture main, papier poncé, 2015, 150 x 315 x 10 cm, Courtesy de l’artiste et Galerie Papillon, Paris « Sans titre », cartes maritimes, Atlas, Bétadine, couture machine et main, 2017, 91 x 107 x 17 cm, Courtesy de l’artiste et Galerie Papillon, Paris

Lauréate du Prix Drawing Now 2014, Cathryn Boch développe une œuvre singulière à la croisée du dessin et du textile. Explorant les matières et les supports, l’artiste colonise de fils des cartes géographique, maritimes, routières au point d’en brouiller les repères, les tracés. Elle entretient un rapport très physique, voire organique avec ses cartes qu’elle chine, collecte, ampute, greffe, suture, ponce au gré de ses expérimentations plastiques. L’artiste explique : « J’aborde les questions de territoires, avec eux celles de la frontière, de l’impermanence, de la distance, dans un rapport au monde, qui se situe, se conjugue, se noue à l’expérience de l’espace mental. Avec le fil et la machine à coudre, je procède à un envahissement. Les images, les mesures, les inscriptions de territoire, dictent la manière de recouvrir. La couture prolifère et cherche à déborder l’espace. Elle incarne les données du paysage, en trouble le rapport d’échelle, perturbe les points de vue, elle tente d’insuffler du corps à l’espace. » Les cartes topographiques, maritimes sont comme blessées, recouvertes de déchirures, de plaies. Ces cicatrices évoquent l’image d’une géographie torturée, malmenée, déchirée par les guerres, les conquêtes. Une géographie en mutation qui porte les stigmates de l’Histoire, que le temps peut guérir. « Avec la couture, c’est le travail du temps, ce temps qu’il faut pour parcourir un territoire, un chemin de vie, le temps long de la dérive des continents, terre, ciel confondus ». Une expérience de la durée particulière, étirée, qui se lit entre les mailles des fils.

Née en 1968 à Strasbourg, vit et travaille à Marseille.
7- Marta Caradec, « Aller simple », Léporello, 2017, 20

x 300cm, Courtesy de l’artiste « Oronte », impression d’un collage numérique marouflé, 2017, 50 x 70 cm, Courtesy de l’artiste

Marta Caradec collecte des cartes géographiques, qu’elle se réapproprie en les colonisant de motifs, de symboles ou en les redécoupant et les recadrant. De cette façon, elle interroge les modes d’occupation de l’espace comme les modes de représentation du monde. Le livre « Aller simple » est la traduction graphique du voyage de réfugiés syriens depuis chez eux jusqu’en Europe. Ce livre est un collage de cartes routières, maritimes, ferroviaires ou de vues satellites pour s’adapter aux différentes routes et transport empruntés. A ce collage se superposent des motifs relatifs à l’histoire des migrants : téléphone, vêtements, chaussures, souvenirs… « Aller simple » affirme ainsi une contre-géographie fondée sur les expériences, les récits personnels, que l’artiste collecte et diffuse de façon sensible, dans une volonté de personnifier, d’incarner l’exil des migrants. Dans le fil des actualités quotidiennes, ces derniers ne semblent souvent représenter qu’une masse informe de chiffres, d’angoisses et de préjugés. « Oronte » est une série de dessins réalisés par collages d’images prélevées sur Google map pour créer un paysage artificiel inspiré du fleuve Oronte. Ce dernier prend sa source au sud pour se jeter dans la Méditerranée au nord, comme une métaphore du flux des réfugiés.

Née en 1978 à Brest Marta Caradec travaille à Darmstadt en Allemagne.

PETITE SALLE

8- Julien Creuzet, « Horizon introspectif », photographie, 2010, 120 x 80 cm, Courtesy de l’artiste *Opéra-archipel, ile blanche, riz bleu, la piste de danse…*, tissu, riz, nappe transparente, 2015, Courtesy de l’artiste

Artiste pluridisciplinaire, Julien Creuzet se présente ainsi : « Né en 1986, JC vient du Tout Monde, celui de son ami défunt. Il est un de ces magiciens de terre, un faiseur de formes monde, de petits bouts d’œuvres, îles composées en archipel. » Un Opéra archipel comme celui présenté dans l’exposition proposant au visiteur de danser sur la piste d’une mer de riz blanc couché sur une terre bleu ciel. Imprégné de ses lectures d’Edouard Glissant et du concept de créolisation, Julien Creuzet affirme une poétique du Tout-Monde, en développant un langage plastique de l’ordre de l’assemblage précaire. Ainsi, des fruits, des rebuts, des tissus, des perles, des graines dessinent les contours d’une poétique chorégraphie plastique. Ces archipels prennent la forme de sculptures, d’installations, de vidéos mêlées à une prolifique production poétique, écrite, récitée, explorant et déconstruisant l’exotique, l’ailleurs. Un ailleurs intérieur, intime comme dans la photographie « Horizon introspectif » qui fait écho au poème d’Amina Said.

Né en 1986 au Blanc-Mesnil (Ile-de-France), il vit et travaille en France.

PETITE SALLE ET PASSAGE

9- Caroline Trucco « Intense Aimantation », photographie, 2016, 120 x 80 cm, Courtesy de l’artiste « Bon baiser de Vintimille/ Bon baiser de Calais », série de cartes postales, 2016, Courtesy de l’artiste « Creuser la déception », installation plaque de linoleum, dimensions variables, Courtesy de l’artiste

Caroline Trucco développe une démarche artistique de l’ordre de l’enquête de terrain et de l’observation

participante dans une tentative de mise en exil d’elle-même. Imprégnée de la poétique de la relation, l’artiste nourrit ses réflexions sur l’exotisme, l’exil, la déterritorialisation et l’errance, de ses lectures d’Edouard Glissant et Victor Segalen. Artiste pluridisciplinaire, Caroline Trucco travaille aussi bien l’écriture, la photographie que la vidéo et l’installation. La photographie « Intense Aimantation » active un jeu de domino conçu par l’artiste pour être entre les mains des migrants bloqués à Vintimille pour combattre l’attente de l’errance. Comme une mise en abîme de leur situation, ce jeu de domino original consiste à aligner des territoires, pour les enjamber mentalement. Plus loin « Creuser la déception » est une installation composée de plaques de linoleum sur lesquelles, l’artiste est venue creuser les contours d’une située dans l’océan Austral : l’Île de la Déception, ainsi nommée, car hostile à l’homme, inhospitalière, et accessible au péril de sa vie. Un risque que sont prêts à prendre de nombreux migrants pour traverser la Méditerranée ou La Manche dans des conditions d'une grande précarité. Les cartes postales « Bon Baiser de Vintimille/ Bon baiser de Calais » nous confronte au quotidien des migrants bloqués aux frontières (tensions, morts, expulsion…). Quotidien auquel Caroline Trucco tente d’insuffler de la poésie à travers l’action « Poétique de la résistance », qui dissémine des fragments poétiques sur l’exil, l’errance, l’entre-deux, sous forme de petites annonces.

Née en 1986 à Nice où elle vit et travaille.

ALCÔVE

10- Binelde Hyrcan, « Cambeck », vidéo, 2015, Courtesy de l’artiste

Binelde Hyrcan participe au Pavillon de l’Angola pour la 56ème Biennale d’art contemporain de Venise en 2015. A cette occasion, il présente son film « Cambeck », mettant en scène quatre garçons s’imaginant tourner le monde en taxi sur une plage de Luanda. L’artiste explique : « Je voulais tourner un court métrage en Angola, mon pays d’origine. J’ai fait appel aux enfants du quartier de l’île de Luanda et j’ai imaginé une scène où les enfants agissent comme s’ils étaient dans une voiture (utilisant une tong comme volant et assis sur des sièges creusés dans le sable…). Le film porte sur les enfants, leur histoire et leur pouvoir d’imagination, leur capacité à s’approprier un dialogue sur la notion de « Belle Vie ». Ce court métrage est une façon d’évoquer la situation actuelle de mon pays, l’Angola, où les enfants ont les yeux rivés vers l’Amérique. » Les enfants imaginent ainsi une belle vie en Amérique, mirage de la Terre promise.

Né en 1983 à Luanda (Angola), Binelde Hyrcan vit et travaille entre Nice et Paris.

DANS TOUTE LA VILLA DU PARC

11- Ninar Esber, « The Promise Land #2 », protocole de performance, parfum, 2018, Courtesy de l’artiste

Ninar Esber, développe une pratique artistique pluridisciplinaire, allant de la vidéo à la photographie, de la sculpture à la performance en passant par l’écriture et le dessin. Pour « Ailleurs est ce rêve proche », l’artiste s’amuse à nous taquiner les narines et nous titiller les sens avec « The Promise Land #2 ». Il s’agit d’une performance, où l’artiste trempe une natte de cheveux dans du parfum – ici Chanel n°5 – qu’elle traîne ensuite dans l’espace d’art pour tracer les limites olfactives d’un territoire. Le choix du parfum Chanel n°5 nous renvoie à un parfum emblématique, familial, partie intégrante de la mémoire collective-olfactive, symbole de l’empire du luxe et la société de consommation. L’artiste explique

« Le parfum est un révélateur du désir Il nous pousse à découvrir de quoi il est composé Il devient une quête, ce après quoi on court, ce à quoi on ne peut échapper. Une promesse que l’on va suivre à la trace. Ici la quête de la terre promise. Et en même temps les indices sont évanescents, éphémères impossibles à fixer, d’où la quête impossible et la fuite en avant. Dans le poème la chevelure de Baudelaire, l’odorat est lié au mouvement, il agite la chevelure et les souvenirs sortent. L’idée de la terre promise est souvent nourrie de nos fantasmes et de nos projections. »

Née en 1971 à Beyrouth (Liban), Ninar Esber vit et travaille à Paris.